

Le projet Jonathan : agir ensemble dans le non vouloir
Véronique Servais

Exposé donné dans le cadre du séminaire de l'EHESS « Psychiatrie et santé mentale : histoire, sociologie, philosophie » organisé par Alain Ehrenberg, Nicolas Marquis, Julie Mazaleigue-Labaste et Nicolas Henckes le 29 novembre 2018

Avertissement : ce texte constitue le texte d'une intervention orale. Il est loin d'être définitif et n'est qu'un moment dans une réflexion. D'ailleurs, il n'a pas de conclusion.

Il a été confié à la maman de Jonathan qui a l'autorisation de le diffuser. Merci de ne pas diffuser au-delà sans demander la permission à l'auteur.

Véronique Servais
v.servais@uliege.be

Résumé

L'exposé reviendra sur un travail clinique réalisé par une équipe, dont l'auteur, en emmenant un enfant atteint d'autisme, Jonathan, rencontrer quotidiennement des dauphins captifs à Cadaqués, en Espagne, durant trois étés consécutifs. L'une des questions qui sera abordée est la suivante : comment créer un espace où le malentendu est toléré, où on peut exister à côté de (et avec) Jonathan, en dehors du langage, et rester dans l'agir sans imposer le sens, sans enfermer l'autre dans notre langage ? Comment faire cause commune quand on ne se comprend pas ? Pour ceux qui entouraient Jonathan, le défi quotidien était de renoncer à toute interprétation hâtive de ses actes « aberrants » et « insensés », de lutter contre une mise en signification brutale et pathologisante, afin de le laisser prendre sa place et nous guider, ce qui supposait aussi d'accepter de se laisser transformer par lui. La maman de Jonathan, partie prenante dans ce projet, nous incitait à questionner nos évidences. Par ses réinterprétations permanentes des comportements de Jonathan, elle nous a amenés à transformer les saillances perceptuelles de l'environnement. Tout cela était probablement nécessaire pour, comme disait Fernand Deligny, donner à Jonathan « l'impression qu'il y peut quelque chose, dans ce qui se passe ».

Texte

Le « Projet Jonathan », qui visait à permettre à un enfant atteint d'autisme, Jonathan, de rencontrer des dauphins à Cadaqués, en Espagne, s'est déroulé il y a plus de 20 ans. Il n'a jamais fait l'objet de publication scientifique, ni de compte-rendu officiel¹ dans le milieu académique ou scientifique. C'est un travail dont il m'a toujours été difficile de parler, et ce pour plusieurs raisons, que je vais préciser. Je propose ensuite *une* version, une narration,

¹ Mais il a fait l'objet d'un documentaire, *Un autre regard, ou le chemin singulier d'un enfant autiste*, réalisé par Francine Del Coso, de l'agence suisse EKIS, 1998.

Le projet Jonathan : agir ensemble dans le non vouloir
Véronique Servais

parmi plusieurs possibles, de ce que nous avons fait. Celle-ci s'appuie sur les dizaines de pages de notes que j'ai prises durant le projet (chaque séance avec Jonathan et les dauphins faisait l'objet d'un compte-rendu écrit, sous la forme de notes de terrain) mais également sur les notes prises au cours des années suivantes lorsque j'ai tenté, à plusieurs reprises et en vain, de *rendre compte* de ce que nous avons fait dans une publication scientifique. Ce texte est donc un retour, vingt ans plus tard, sur un projet de recherche clinique dont j'ai été responsable – mais que je n'ai certainement pas mené seule. Le projet a été une création collective, dont je me fais aujourd'hui le scribe.

Préambule : Pourquoi je n'ai jamais parlé du projet.

Il m'a toujours été difficile de parler du Projet Jonathan, pour plusieurs raisons. D'abord, je craignais qu'on ne m'accuse de ne pas avoir fait ce qu'il fallait avec cet enfant, de ne pas en avoir assez fait pour lui, et d'avoir accepté de prendre en charge un enfant autiste de 5 ans, alors que je n'avais pas de formation particulière. J'étais certes diplômée en psychologie, mais sans pratique clinique, et sans formation à l'autisme. Je ne me sentais donc pas très légitime et je craignais les reproches à ce sujet – depuis je suis effarée de constater que de nombreux éducateurs spécialisés s'occupant d'enfant atteint d'autisme n'ont pas de formation particulière, ont très peu lu sur le sujet.

Longtemps aussi je me suis tue à propos du projet Jonathan, parce que je ne savais pas quoi en dire. Dans mes notes, je suis obsédée par cette question : comment décrire ce qui se passe entre Jonathan et les dauphins ? Comment dire ce que nous avons fait, et qu'avons-nous fait ? L'incertitude, le doute et l'indétermination ont été les invités permanents du Projet Jonathan, à chacune de ses étapes, au niveau le plus pragmatique comme le plus conceptuel. En pratique nous avons très peu de **prises solides** auxquelles amarrer nos actes ou nos interprétations de ce qui se passait sur les pontons ou dans l'eau. Nous avançons un peu à l'aveugle, sans savoir très bien ce que nous faisons. Mais il fallait tout de même avancer, en acceptant de ne pas savoir et de ne pas comprendre. Au niveau conceptuel, je n'avais pas trouvé de théorie ou de cadre précis dans lequel situer notre travail. J'avais renoncé à penser en termes « d'effets thérapeutiques » de dauphins sur un enfant, car j'avais dans ma thèse démontré l'inanité de cette conception « matérialiste » des bienfaits des animaux pour les êtres humains. Mais je ne savais pas par quoi la remplacer. J'avais commencé à construire un cadre conceptuel centré sur les théories de la communication et de l'interaction, mais je n'arrivais pas à l'appliquer à la pratique. Notamment parce qu'il était même difficile de **nommer** les comportements de Jonathan. Et je n'étais pas non plus satisfaite de descriptions « purement objectives » comme on aurait pu en faire via l'éthologie – chose que j'avais pratiquée pourtant, et que j'aurais pu mettre en application. Mais j'avais l'impression que cela aurait eu pour effet de créer une réalité qui n'avait rien à avoir avec de dans quoi nous étions pris avec Jonathan, les dauphins, sa maman, etc. On pouvait compter les déplacements de Jonathan sur les pontons, les « approches » des dauphins, on aurait peut-être pu observer ce que l'arrivée ou la présence des dauphins changeait dans mes interactions avec Jonathan... mais rien de tout cela n'avait de sens pour moi, notamment parce qu'on ne savait pas du tout ce que faisait Jonathan, et

Le projet Jonathan : agir ensemble dans le non vouloir
Véronique Servais

que cela revenait à ne pas prendre en compte sa vision subjective des interactions. Or toute notre démarche visait à tenter d'intégrer à nos actions la vision subjective de Jonathan. Nous étions en permanence à la recherche d'indices pour reconstituer la perspective de Jonathan et nous y adapter, mais aucun de ces indices n'était très fiable.

Pour moi, l'incertitude était telle que *dire* ce que nous avons fait avec Jonathan au cours de ces mois d'été que nous passions avec lui, à l'emmener quotidiennement rencontrer quatre dauphins captifs, était forcément une trahison. Alors peut-être valait-il mieux ne rien dire, quitte à prendre le risque que le Projet soit pris pour autre chose que ce qu'il était – pour des vacances, par exemple, ce qui fut parfois le cas. Au moins le projet ne serait-il pas utilisé pour vanter l'efficacité de programmes « thérapeutiques », ni pour justifier de coûteux déplacements de familles entières vers des delphinariums exotiques prétendant pratiquer la « delphinothérapie ».

Enfin, il m'était difficile d'en parler parce que, pour moi, le projet était un échec sur le plan scientifique. Le projet s'intitulait « une démarche clinique doublée d'une investigation scientifique », mais sur le plan scientifique, je n'arrivais à rien en tirer. Pour moi, en tant que chercheuse, le Projet Jonathan était un échec. C'était une aventure humaine magnifique, mais un échec scientifique. J'en éprouvais un mélange de honte et de culpabilité, car j'étais chercheuse au FNRS à l'époque, et j'avais l'impression d'avoir gaspillé l'argent du FNRS dans un projet incertain. J'évitais d'en parler, parce que j'avais honte de n'être pas parvenue à en faire quelque chose ; mais je ne pouvais me résoudre à en proposer une analyse quelconque, qui n'aurait pas été juste, et qui n'aurait pas rendu compte authentiquement de ce que nous avons fait. Tirer nos données vers une question théorique qui n'aurait pas été dimensionnée par le projet lui-même m'apparaissait comme une trahison.

Tout cela est donc resté en léthargie pendant de nombreuses années. Heureusement, pendant ce temps, Jonathan grandissait, et il grandissait bien.

Puis, il y a deux ans, j'ai découvert un auteur qui, par sa radicalité, m'a aidée à prendre conscience de l'intérêt de ce que nous avons fait. Il s'agit de Fernand Deligny, un homme qui, dans l'après-guerre, a travaillé avec des enfants et adolescents délinquants, puis autistes et psychotique, en créant pour eux un lieu – ou plutôt un réseau de lieux – dans les Cévennes. Sa position est incroyablement audacieuse, courageuse et discutable. La rencontre avec cet homme singulier, qui affirmait ne pas vouloir guérir les autistes, et qui a lutté ardemment contre ce qu'il appelait *l'institué*, m'a permis de reprendre les choses où elles en étaient, c'est-à-dire éparses et inquiètes, de les retisser, de les relire avec davantage de bienveillance. Car un certain nombre de positions et de choix que nous avons faits, et que je percevais parfois comme des manquements, j'ai découvert que Deligny les revendiquait avec force. Il va donc m'accompagner au cours de ce récit.

Bien sûr, je ne suis pas Deligny. Je n'ai pas sa radicalité, ni sa prose, je ne partage ni son époque ni sa culture, ni son vécu, et le projet Jonathan n'a pas été mené sous l'inspiration de ses écrits.

Le projet Jonathan : agir ensemble dans le non vouloir
Véronique Servais

Je ne l'ai découvert qu'après-coup. Mais je me suis retrouvée dans nombre de ses paroles, qui m'ont parfois frappée, au sens propre du terme par leur rudesse, mais aussi leur justesse, et qui de ce fait m'ont permis de me poser quelque part, de prendre (une) position afin de prendre la parole. Cet auteur m'a permis de comprendre que ces choix, parfois risqués, qui avaient été les nôtres dans le projet Jonathan, et que j'avais peine à assumer au sein du milieu académique, pouvaient être légitimes et défendables – mais il fallait pour cela assumer une position en décalage avec l'institution, que celle-ci soit clinique ou universitaire. En me montrant clairement où j'avais séjourné, Deligny m'a en quelque sorte obligée à m'y inscrire. J'ai compris en le lisant que ce que nous avons fait, dans une grande naïveté mais aussi une grande sincérité, était un acte de contestation face à une certaine conception du soin, devenue aujourd'hui à ce point dominante qu'on hésite à la remettre en cause. Ce n'est pas à moi de décider si nous avons eu raison ou si nous nous sommes trompés, mais il me revient de prendre le risque de présenter notre démarche.²

Notez qu'il y a un risque, à présenter cette démarche : le risque de la voir transformée en recette, le risque que le récit ne donne à nos actes une allure beaucoup plus intentionnelle et consciente qu'ils ne l'étaient, le risque de ce que Deligny appelait *l'institué*. Une partie de la réflexion qui suivra cette présentation devrait d'ailleurs, selon moi, être consacrée à identifier les modes narratifs qui pourraient nous protéger de ce risque.

Pour en revenir, donc, à Deligny, la lecture de ses textes m'a permis de sortir de l'impasse car il m'a fait réaliser que cette indétermination qui avait envahi notre projet et ma réflexion à son propos était, non pas une incapacité liée à mon incompetence, **mais une dimension importante du dispositif que nous avons mis en place autour de Jonathan et des dauphins**. Elle était même, probablement, **un élément clé de notre succès** : l'épanouissement de Jonathan, son assurance, sa capacité à s'intégrer dans un groupe et à y prendre sa place. Il est alors apparu que ce qui était intéressant de montrer, c'est la manière dont nous avons aménagé cet environnement autour de Jonathan, et comment nous nous étions retenus de savoir, d'interpréter et de vouloir, tout en « croyant » tout de même que quelque chose se passait entre Jonathan et les dauphins.

Finalement, peut-être parce que je n'étais pas spécialiste de l'autisme, il m'était apparu tout de suite que je devais me tenir éloignée des interprétations « faciles » (ou difficiles, d'ailleurs) des comportements de Jonathan. Il est malaisé de vivre dans l'incohérence, mais grâce à la maman de Jonathan et à ma méfiance vis-à-vis des théories, nous avons finalement réussi à créer un mode de vivre avec Jonathan, auquel Jonathan lui-même a imprimé sa marque ; nous avons appris à nous laisser guider par lui, ce qui impliquait aussi, évidemment, de se laisser transformer. C'est ce que Deligny appelait « vivre en présence proche », ou « **créer les**

² « Tentative » est le terme qu'emploie Deligny pour parler des initiatives d'accueil d'enfants autistes et psychotiques dans les Cévennes. C'était pour lui une façon de lutter contre *l'institué*, en rappelant que ces lieux étaient toujours en devenir, en projet, en recherche, et qu'ils n'avaient pas de réponse ou de recette à apporter. De la même manière, notre travail avec Jonathan qui a duré en tout trois été (1995, 1996 & 1997) a toujours gardé le nom de « Projet Jonathan ».

circonstances ». Et selon lui, « **créer les circonstances, c'est assumer une position d'ignorance** ». C'est donc la construction de ce cadre perceptif si particulier que je vais essayer de retracer ici.

Mais peut-être avant de commencer puis-je préciser que Jonathan est aujourd'hui un jeune adulte de 23 ans. Il est toujours autiste profond, il ne parle pas. Il vit chez lui, et la plupart des professionnels qui ont affaire à lui sont étonnés de sa bonne intégration dans la vie quotidienne, et surtout par le fait qu'il ne prend aucune médication. Il part en vacances avec ses parents, prend l'avion, et vit librement au sein de sa famille une belle vie d'autiste. De ce point de vue, Jonathan est un autiste tout à fait à part.

La seconde raison pour laquelle je me sens aujourd'hui légitime à parler du projet Jonathan c'est que je pense que, pour une part, le modèle d'action que sa maman a déployé autour de lui au fil des ans, nous l'avons mis en place ensemble entre 1995 et 1997 à Cadaqués.

L'exposé ici va s'articuler autour de quatre thèmes :

- 1- La notion de projet, de « tentative »
- 2- La question du travail et des objectifs
- 3- Le coutumier
- 4- Construire des cadres perceptifs

1- Un projet, une tentative.

Pour désigner ce qu'il fait dans les Cévennes avec les enfants, Deligny parle de « tentative ». Cette « tentative » est mue par une série de choix négatifs : « La tentative, c'est une démarche, ce n'est pas l'application de principes. Ce n'est même pas l'application d'idées en fin de compte » dit-il. La tentative ne vise pas non plus à créer une institution, fût-elle ouverte : « Le sens de notre démarche n'étant point de créer, à plus ou moins longue échéance, une institution, serait-elle « ouverte », mais bien, au contraire, **de nous enfoncer, les uns et les autres, dans des modes de vie à notre convenance**, quitte à tenter de « voir » quelle « dérive » intervenait à notre insu dans nos manières d'être, nos moindres gestes, par le fait de la présence là, en permanence, d'enfants visiblement « à part ». Et il ajoute : « pas question de guérir, mais vivre en présence proche et créer quelque chose ». La tentative vise donc à laisser advenir des manières d'être qui soient affectées par la présence des enfants, afin que **quelque chose d'autre** que ce qui était prévu puisse advenir.

Deligny se méfie terriblement des savoirs institués, qu'ils soient ceux de la pédagogie ou de la psychologie. Ses éducateurs sont hors normes (agriculteurs, ouvriers, anciens délinquants, ...). **Il se méfie du savoir, dit-il, car il déclenche un « vouloir » à tout prix.** Pour ma part, je partage également cette méfiance. Je ne suis pas totalement ignorante de l'autisme. J'ai lu pas mal, dont des autobiographies, mais je ne me suis pas fait de religion. Je suis consciente que plusieurs savoirs sur l'autisme ont mal tourné. De crainte d'enfermer Jonathan dans une grille de lecture a priori, je n'en privilégie aucune (ma formation à la thérapie brève a joué un rôle

Le projet Jonathan : agir ensemble dans le non vouloir
Véronique Servais

important ici). D'une certaine façon, je « refuse » de savoir, mais j'écoute attentivement sa maman. Cela suppose donc de rester dans le non savoir, dans l'incertain, dans les hypothèses prudentes et le questionnement permanent. On voit bien dans mon journal que je me pose sans arrêt des questions sur le sens à donner aux comportements de John, surtout sur ce qu'il veut, ce qu'il croit, ce qu'il pense, etc. Je pousse des tas de pistes, mais je suis le plus souvent dans l'erreur. Heureusement, la maman de John, avec qui nous discutons beaucoup, m'aide progressivement à me repérer.

Tolérer la désorganisation, les errances. C'est difficile. C'est terriblement éprouvant et cela implique de prendre un risque (le risque d'échouer, qu'il ne se passe rien, etc.). Dans l'indétermination il y a en effet des risques, notamment celui qu'il ne se passe rien. Dans beaucoup de nos séances il ne se passe « rien », mais c'est aussi là dans ce flottement des significations et des prises possibles que se trouvent les situations favorables aux inventions. Deligny était convaincu que « les situations favorables aux enfants et aux adolescents en marge étaient celles qui laissaient la place à leur propre capacité d'invention, quels que soient les risques auxquels ces situations les exposaient (eux et lui) » (p. 268).

Jour 2 « Grand beau, peu de vent. Probablement Jonathan voudra-t-il aller dans l'eau nous disons-nous. A cet effet, et pour que je ne doive pas sans cesse le surveiller, nous lui mettons un gilet. D'abord, sur la plage, il le refuse. Une fois sur le ponton, je lui explique que s'il veut aller dans l'eau il faut mettre le gilet. Il accepte. Il passe ensuite toute la séance à aller d'un bout à l'autre du ponton. Je me sens mal, comme si je n'avais pas pu l'aider. Il marche d'un air résolu, préoccupé. Il va jusqu'au bout, pose un pied dans l'eau, fait demi-tour puis revient. Ensuite il repart, etc.

En revoyant la cassette, nous comprenons qu'il cherche une échelle pour descendre dans l'eau. La situation devait donc être incompréhensible pour lui. »³

Jour 3

Temps maussade : froid et pluie. Jonathan garde ses bottes et son anorak, car le ponton est très glissant. Il se promène sur le ponton, l'air désœuvré dira Jean-Luc, qui voit qu'il s'ennuie profondément. John ne sait pas quoi faire apparemment. Il erre et se dirige souvent vers la sortie. Il n'a pas l'air préoccupé comme hier, mais beaucoup plus absent.

Beaucoup de déplacements « erratiques » sur les pontons. Le seul moment de cette séance où j'ai l'impression qu'il veut mettre le pied dans l'eau, j'y vais et lui tends les bras. Il se détourne et va plus loin. »

De notre côté, il y a progressivement il y a un faisceau d'attentes, de désirs – et de frustrations – qui se concentre sur les déplacements erratiques de Jonathan, sur ce petit espace, et sur le fait qu'il ne va pas dans l'eau. Je suis désorientée, les relations avec la maman se détériorent, c'est elle à présent qui voudrait que les choses avancent plus vite.

A partir de cette désorganisation et de ces errances, deux événements vont nous tirer d'affaire :

³ Les passages en italique sont issus de mon journal

Le projet Jonathan : agir ensemble dans le non vouloir
Véronique Servais

1- Je décide de commencer chaque séance par 10 minutes où Jonathan « fait ce qu'il veut » ; et ce petit moment deviendra celui où il se passe quelque chose et où finalement nous entrerons dans l'eau ;

Aujourd'hui: comme convenu nous le laissons aller pour les 5 ou 10 premières minutes. Il ne fait pas tous ses tours avec les piquets. Je lui dis qu'il peut faire ce qu'il veut. Il va rapidement se coucher sur le ponton de bois (entre le bleu et le blanc) et joue avec les mains dans l'eau. Met aussi la tête dans l'eau. Mi amusé, mi gêné parce que l'eau est très salée probablement. S'amuse bien apparemment à jouer. Regarde son reflet, mais aussi les dauphins qui s'approchent de lui. Ensuite, après environ 10 minutes, on commence à travailler avec les dauphins. Je sèche John, je lui change son tee-shirt. Il s'en va vers le ponton gris. Je vais le rechercher et le prends dans les bras. A environ 5 mètres, au bout du premier ponton gris, il regarde bien les dauphins. Cela doit être pour lui une bonne distance. Je le prends sur les bras, quelques câlins, puis je m'approche doucement du ponton bleu, et je m'y assieds, à côté d'Alexia. John reste sur mes genoux, tranquille, à jouer avec l'eau. Nous pensons qu'il regarde peu les dauphins. Ensuite il se lève et va de l'autre côté du ponton, couché sur le ventre. La séance se termine un peu plus tard.

2- Le second événement se déroule hors séance, l'après-midi, à la plage.

Christiane me laisse la garde des garçons pendant qu'elle va rechercher le déjeuner. Je suis assise sur une pierre derrière Jonathan, assis/couché sur une autre. Je ne bouge pas. Au bout d'un certain temps, il vient me chercher par la main et me guide vers l'eau. Je le suis. Il entre en marchant d'abord sur les pierres, je fais pareil, puis dans l'eau. Finalement il se couche dans l'eau et joue pendant que je le regarde distraitement. Pour moi, le message est clair: il me montre qu'il peut aller dans l'eau. [Jusqu'ici je ne l'ai jamais vraiment laissé aller, de peur qu'il se mouille, qu'il tombe, etc.]

Le lendemain : De l'avis de tous, excellente séance. Nous étions toujours dans l'eau lorsque Jonathan est descendu avec sa maman. Ensuite, je suis montée le chercher, et la descente s'est faite sans encombre, Jonathan devant. Je suis passée devant lui à un moment donné, puis il s'est arrêté. Alors je suis repassée derrière, et il a continué. A joué avec le système d'alarme, qu'il bouge à chaque fois (oriente dans la direction où nous allons), puis a continué. Je l'ai calmement suivi jusqu'au bout du premier ponton gris, puis il s'est arrêté. Je l'ai pris dans mes bras pour passer par-dessus, puis l'ai remis par terre. Il est allé sur le ponton bleu, et s'est couché dos aux dauphins. Nous sommes entrés dans l'eau avec Jean-Luc, et lorsque Jonathan nous a vus il était apparemment aux anges. S'il m'a montré hier qu'il pouvait entrer dans l'eau, je lui ai bien rendu la pareille aujourd'hui!

A partir de là les choses vont progressivement se débloquent nous trouverons une solution pour entrer dans l'eau depuis les pontons.

2- Agir « pour rien »

Au départ, nous ne savons pas très bien comment organiser les séances. Au début, j'ai imaginé que l'on pourrait faire des petits exercices éducatifs au bord du bassin, mais le projet est rapidement abandonné. Parce que la maman de Jonathan insiste sur le fait que rencontrer des dauphins doit rester un loisir pour son fils. Nous espérons que Jonathan va nous montrer ce qu'il veut. On passe donc beaucoup de temps à faire en sorte qu'il soit bien. Mais j'ai des difficultés à admettre que nous sommes juste là pour que Jonathan soit bien. On n'a pas besoin de psychologue pour animer des vacances. Mon but n'est pas qu'il devienne ami avec les dauphins, mais qu'il saisisse à sa façon cette opportunité qu'on lui donne. Je voudrais lui apprendre quelque chose, tandis que sa maman souhaite plutôt lui apprendre à vivre avec nous.

En fait, je voudrais tout de même que cet enfant « avance », sans savoir précisément ce que je mets là derrière. Des objectifs visibles, qui permettent de voir qu'on avance, c'est ce qu'il y a de mieux pour voir qu'on avance. Ne pourrait-on pas lui apprendre deux ou trois choses ? Lui apprendre à donner un poisson aux dauphins ? A mettre un masque pour les entendre dans l'eau ? A rester assis avec nous pendant que nous nourrissons les dauphins ? Mes discussions avec Christiane m'amèneront à revoir en profondeur la signification de cette locution vague et faussement évidente, « avancer », pour un enfant comme Jonathan. Tandis que je voudrais qu'il avance, la maman de John lutte pour que nous ne cherchions pas à « apprendre » des choses à son enfant, mais à l'aider à grandir. Tout au long du projet, la tension entre travail et loisir revient. Elle se focalise sur l'usage du mot « travail » ainsi que sur la question des objectifs.

Concrètement, je ne peux pas agir sans « quelque chose » pour organiser les séances, je ne peux pas « juste » errer sur les pontons avec Jonathan. Il y a de grands moments de découragement, quand Jonathan n'a pas l'air de vouloir aller nager avec les dauphins, qu'il n'a pas l'air de les voir, et où nous ne savons plus pourquoi nous sommes là. Aller voir les dauphins et nager avec eux est supposé être un loisir, un plaisir, cela n'a pas de sens d'« apprendre » ni de contraindre Jonathan à aller voir les dauphins. L'une des manières dont cette question se règle est que nous apprenons à distinguer les attentes et les objectifs. Je fixe des petits objectifs hebdomadaires, mais sans avoir d'attentes précises à l'égard de Jonathan. Je me laisse guider par lui pour les atteindre. Ils seront presque toujours atteints, sans que je sache comment. A plusieurs reprises, quand j'essaye de resserrer les objectifs, le plus souvent sous la pression du monde extérieur, cela se passe mal, je perds le fil.

En fait, le fil nous le perdons sans cesse, puis il revient. Les séances se succèdent sans se ressembler, tantôt une excellente séance, et puis le lendemain tout semble se déliter.

Quant au mot « travail », que je persiste à utiliser pour désigner un moment de la séance où, après avoir nagé avec les dauphins, j'espère amener John à faire quelques apprentissages (p.ex. donner un poisson), elle fera l'objet de discussions tendues. La maman de John y est devenue

Le projet Jonathan : agir ensemble dans le non vouloir
Véronique Servais

allergique, parce que celui lui évoque le « travail à table » auquel Jonathan a été soumis dans l'institution qu'il a fréquentée, et auquel il était réfractaire.

Deligny de son côté est encore plus radical. Il voit dans l'autisme une critique du productivisme. Il abandonne le mot « travail » en 1967 ; l'autiste profond ne « fait » rien, ne « produit » rien, ne travaille pas. L'agir est sans sujet et sans fin... « L'autisme est anti-productiviste » dit-il.

Mais cette position n'est pas, il me semble, purement idéologique. Pour lui, un autre enjeu du vivre en présence proche est de **défonctionnaliser** les actes, leur ôter leur fonction. Faire des choses « pour rien ». Cela permet, dit-il **qu'autre chose** advienne, que les enfants puissent se saisir d'une action « pour rien », ou pour en faire autre chose. Les gestes « pour rien », l'enfant peut quelquefois y participer.

Il faut donc faire les choses « pour rien », éviter les buts conscients pour faire place à l'imprévu. Il faut prendre le risque que les enfants vivent quelque chose, car de toute façon le risque qu'ils restent en institution est beaucoup plus grand pour eux.

« L'agir involontaire et poétique de l'autisme, opposé au faire productiviste, devait inspirer les conduites des adultes. Dans cette perspective, construire des abris et des meubles, faire le pain et la cuisine, couper du bois, puiser de l'eau, tailler et coudre des vêtements, prendre soin des enfants autistes, parcourir avec eux la distance entre un lieu et un autre du réseau à travers les Cévennes, tracer les cartes de ces déplacements ne ressortissait pas plus à un travail que les gestes « pour rien » d'un enfant autiste » (p. 253)

Vivre en présence, proche, c'est nécessaire pour que quelque chose **d'autre** puisse advenir, quelque chose qui ne soit pas défini par avance. Vivre en présence proche, sans un vouloir, c'est créer des circonstances originales dans lesquelles l'enfant sera capable d'initiatives (et où on sera capable de percevoir cela comme une initiative) et dans lesquelles l'enfant pourra faire autre chose que ce qui est attendu de lui. C'est-à-dire que c'est créer les conditions dans lesquelles il pourra **prendre une place, sa place, et non la place qui lui est assignée**. Vivre en présence proche est le lieu du coutumier, plutôt que de l'institué. Il s'agit donc aussi d'accepter de se laisser influencer par Jonathan, par la manière dont il répond à ce qu'on lui propose (ou non), de se laisser manipuler. A ce propos, il est intéressant de mentionner que le seul commentaire d'un grand spécialiste de l'autisme, à qui je montrais quelques extraits de nos séances, a été que je me faisais manipuler par l'enfant. Là aussi on peut s'interroger sur la valeur morale de cette observation, et sur la raison pour laquelle se faire manipuler serait, forcément, contraire aux intérêts de l'enfant.

3- Le coutumier et l'impression d'y « pouvoir quelque chose »

Deligny non seulement ne veut pas guérir, il ne prétend même pas contenter cette « quémante » des enfants, mais plutôt, grâce à ce qui apparaît de cette quémante, de leur permettre d'avoir la sensation **d'y pouvoir quelque chose** dans ce qui se passe, de ne pas

Le projet Jonathan : agir ensemble dans le non vouloir
Véronique Servais

seulement être ceux qui restent. Une tentative c'est ça. Ce n'est pas fait *pour*. Ça se fait « hors fonction », « en toute ignorance de ce que rabâchent ces vieilles tantes psychologie et pédagogie ». « Il s'agit que quelque chose « d'autre » se mette à avoir cours entre les uns et les autres, ce qui permet de faire cause commune

A Cadaqués, sur les pontons, parmi ces autres choses qui pouvaient nous permettre de faire cause commune, il y avait la météo. « *Un de nos problèmes, ici, c'est le temps. Extrêmement changeant. D'un jour à l'autre c'est méconnaissable, et ça change tout. On pourrait faire la liste des choses que ça change, et on verrait que ça change tout. Nous devons tous nous y adapter, à ces changements, y compris Jonathan. Peut-être que cela contribue à créer des relations. Après tout, de ce point de vue, nous sommes tous embarqués dans une même galère. Nous devons faire face à tout cela, et penser à chaque fois à de nouvelles solutions. Et si nous pouvons faire un nouveau pas en avant, c'est que nous avons progressé dans notre relation.* » C'est une des manières de créer du commun. En effet nous faisons équipe avec Jonathan, sa maman, les filles qui s'occupent des dauphins, etc. Par la suite nous aurons souvent l'impression qu'avec Jonathan nous formons une équipe, et que l'un de ses défis a été d'entrer dans une équipe et d'y trouver une place – et d'une certaine façon une place de leader – et peut-être d'avoir l'impression d'y pouvoir quelque chose.

Nous pouvons dire que l'une des raisons pour lesquelles Jonathan a pu trouver une place, c'est qu'on ne lui en a pas assigné une.

Le coutumier avec un enfant comme Jonathan suppose aussi de **vivre dans la vacance du langage**.

Pour « tirer d'affaire les enfants fous », il faut leur « foutre la paix », ne pas les inscrire malgré eux dans le langage, et accepter de vivre dans la vacance du langage. Ecrivain prolifique, Deligny se méfie extrêmement des mots en ce qu'ils assignent, en ce qu'ils constituent une prise de pouvoir. L'abus de mots prématurés c'est aussi le risque de détruire ce qui se trame pour les enfants, de les empêcher d'être les auteurs de leurs actions

« Ce qu'ils y vont glaner dans cette marge latente, dans le moment où l'établi a cours, ne nous regarde pas ; et si nous voulons y aller voir de nos propos et commentaires, nous risquons fort de l'annuler par souci de nomenclature » Cf. quand nous décidons avec la maman de ne pas parler de la séance en présence de Jonathan car nous avons l'impression qu'il n'aime pas ça, cela nous oblige à employer le « il » en sa présence, et nous nous sentons mal à l'aise. Peu importe qu'on se trompe ou pas, parce que nous avons l'impression que Jonathan n'aime pas ça, et aussi que nous lui imposons nos mots, notre décodage.

Pour moi, vivre dans la vacance du langage n'était pas un choix. J'essaye de faire advenir le sens autrement : création de redondances dans les déplacements, de rituels, de règles implicites. Tout ou à peu près échoue. Ne reste plus alors qu'à essayer de le trouver quelque part, dans la circulation des corps, les arrêts, un regard furtif, des trépignements. Deligny parle

Le projet Jonathan : agir ensemble dans le non vouloir
Véronique Servais

de repères dans le coutumier ; ce sont « les choses là où il se passe quelque chose ». Chez nous il y a la barrière, les piquets, les cordes, et aussi le ponton gris, où tous les matins Jonathan s'arrête pour « danser » et battre des bras, ce que nous interprétons (avec souplesse) comme un salut aux dauphins.

4- Créer un cadre perceptif – s'ouvrir aux narrations multiples.

Ce qui me frappe aujourd'hui quand j'observe Jonathan dans sa famille, c'est l'aménagement d'un environnement matériel et symbolique qui redéfinit en permanence ce que fait (ou ne fait pas) Jonathan ainsi que ce qu'il est. Il s'agit là d'un travail quasi constant de la part de la maman, pour qui c'est devenu naturel. Pour l'étranger ou celui qui ne fait que passer, c'est vraiment surprenant. La maman de Jonathan est devenue incroyablement experte dans l'art de *ne pas* prendre pour argent comptant un cri, un geste brusque, et de décaler en permanence son regard afin de voir un peu avec les yeux de Jonathan (d'être sensible à ce qu'il perçoit) et de l'envisager lui en tant que personne sensible dans un monde différent dont les saillances perceptives sont inhabituelles pour nous.

Ça me fait penser à l'un des films de Deligny qui voulait mettre Yves à l'écran, de le mettre en liberté en en faisant le personnage de cette fable. [...] Le rythme du montage a servi à resserrer le regard, à le focaliser sur un son ou sur un geste précis, sur le « moindre geste », justement. Il fallait tout faire pour qu'on se mette à regarder et à écouter Yves autrement que comme un cas. [...] Pour obliger le spectateur à un maximum d'attention à la matérialité de l'image et du son, il fallait une trame vague, une sorte de matrice, qu'on appelle la fiction⁴². » (p. 259) Le film pouvait ainsi montrer « un débile condamné par l'expertise psychiatrique en héros, libre de vagabonder dans un paysage d'une beauté archaïque, - antédiluvien, préhistorique -, de blasphémer impunément et de désirer... » (259)

Quelquefois, « pour rire », la maman de Jonathan le compare à un sourcier, un indien, un sorcier... Bien sûr elle n'y croit pas vraiment, le but n'est pas là. Ceci contribue à la redéfinition, à introduire du doute, du trouble, des écarts par rapport à la vision clinique qui enferme.

En plus de l'indétermination que nous avons mise, sans le vouloir, au cœur de notre travail, il y a les trames narratives. Celles-ci, comme le cas du sourcier, avaient pour fonction de nous autoriser à croire que quelque chose se passe, sans pour autant que nous y adhérons de manière non critique. Elle nous permettait de « voir » dans le comportement de Jonathan et de nous rendre sensible à des dimensions parfois infimes de ses conduites.

La réalité que nous avons essayé de construire avec Jonathan s'écartait de l'évidence « objective » qui était celle du monde extérieur. Rien ne permettait d'être certains que Jonathan s'intéressait aux dauphins, mais nous avons voulu penser qu'il se passait entre eux quelque chose. Oh, rien de miraculeux, mais quelque chose qui nous échappait. Au fond, peut-être que l'important n'était pas ce qu'il se passait « véritablement » entre Jonathan et les dauphins. Je me dis aujourd'hui que l'essentiel était que nous pouvions croire qu'il se passait quelque chose. Nous laissions ainsi des portes ouvertes ou des points de suspension, ce qui

Le projet Jonathan : agir ensemble dans le non vouloir
Véronique Servais

laissait à Jonathan la possibilité de nous surprendre. En cherchant à nous tenir éloignés d'une narration qui enferme, nous avons cherché à construire des narrations émancipatrices pour Jonathan.

« Chrisitane se demande si le comportement de Jonathan ne signifiait pas: « Maciste et moi, c'est notre truc ». Pour elle, la façon dont Jonathan s'est comporté envers Maciste aujourd'hui, c'était presque une démonstration. Et pour elle la présence de Guillaume n'est peut-être pas indifférente à cela. Il aurait en quelque sorte exagéré la relation avec Mac, pour montrer à son frère. » (20 juillet 1995)

« Une fois de plus entre Jonathan et Maciste, c'était super à voir. On s'amusait comme des petits fous. J'ai pris Jonathan dans les bras plusieurs fois, pour qu'il vienne aussi toucher Maciste, mais Mac s'est approché comme il le faisait avec moi, puis au dernier moment il est parti en claquant la queue et faisant des bouillonnements; j'ai fait le rapprochement avec Jonathan, qui s'approche des dauphins, et lorsqu'il est tout près commence à agiter les jambes comme un fou. Pour moi, Maciste jouait et faisait pareil que Jonathan, ce que Jonathan a j'espère remarqué. C'est Jonathan qui a décidé de s'en aller. Je l'ai suivi. Une fois debout, il a filé vers le ponton gris, s'y est un peu couché, tout au bout, puis a décidé qu'il voulait repartir. Le travail avec les dauphins commençait à peine, mais je n'ai pas insisté. J'ai repris les sacs et nous sommes remontés. Il s'était passé tellement de choses déjà, cela ne valait pas la peine d'en faire plus. J'ai donc laissé faire les autres, alors que j'avais bien envie de travailler un peu avec les dauphins, mais bon. Nous sommes remontés, Jonathan d'un pas bien décidé. Nous avons tranquillement mangé notre sandwich, et Jonathan a fait ensuite un super câlin à Ophée, qui était là. Tout le monde était très content, Freddy m'a étonnée parce qu'il a été emballé. » (21 juillet).

La place de Leader est pour Jonathan

Dans notre groupe, Jonathan est parfois (et même assez souvent) celui qui trouve les solutions.

« Moi, je réponds à Christiane qu'il n'y a aucun problème pour moi si Jonathan descend seul, bien au contraire je trouve cela chouette. A ce moment-là, je ne sais pas encore que je pense qu'il a trouvé une solution à l'un des problèmes que nous avons avec sa maman, cette forme de passation de pouvoir, dont la ritualisation posait problème car elle ne trouvait pas sa forme naturelle. Je me dis qu'on ne prend pas assez Jonathan au sérieux. Observer que Jonathan vient tout seul à la crique depuis deux jours, s'en étonner et se demander vaguement pourquoi, ou considérer qu'il apporte là une solution à l'un de nos problèmes, qu'il a nécessairement perçu (car dans les moments cruciaux cela se percevait probablement très fort), ce sont deux informations très différentes; surtout pour la régulation de l'interaction. Il est aussi celui qui prend des initiatives, et d'une certaine manière le leader. "C'est Jonathan qui nous a amenés ici" dit souvent sa maman, "c'est lui qui a organisé notre rencontre". Et elle a raison. »

Le projet Jonathan : agir ensemble dans le non vouloir
Véronique Servais

« Lorsque je dis que Janmari mène la tentative, ce n'est pas du tout un jeu de mots. Si nous sommes là dans ces maisons, par exemple, c'est bien parce que Janmari nous y a menés. Pourquoi là ? Parce qu'il y avait une fontaine. Lorsque nous sommes arrivés ici, dans les Cévennes, Janmari cherchait des sources. Il foutait le camp. On ne savait pas où il était ; en cherchant où il pouvait être en train de piauler quelque part, je suis tombé sur cette maison. Il y avait juste une fontaine qui coulait devant. Je me suis dit : « Ce serait bien, il aurait son content d'eau qui coule ». (Deligny, p. 40)

Bien sûr, ce qui est aussi difficile à assumer, c'est le regard du monde extérieur, qui ne partage pas nos efforts pour construire des narrations ouvertes et encourageantes. Pour ceux qui regardent ce que nous faisons depuis l'extérieur, il ne se passe rien. Nous ne faisons rien. Ils ne peuvent pas voir que l'essentiel de nos efforts consiste à essayer de laisser quelque chose advenir.

Et cela constitue peut-être l'ultime difficulté à rendre compte de notre projet. Car nous ne pouvons en rien prouver que Jonathan et Maciste avaient un lien spécial. Car les relations ne se voient pas. De peur de tomber dans la rhétorique du miracle, nous n'avons pas non plus voulu affirmer que rencontrer des dauphins avait été positif pour Jonathan.